

ARTISTE plasticienne - performeuse

9E FESTIVAL EMO-SON

POUR EXPLORER LES TERRITOIRES MUTANTS DES ARTS ET
DES MUSIQUES D'AUJOURD'HUI

samedi 23 octobre / à partir de 19h
petit théâtre

Otomo Yoshihide, dj expérimental (Jap)
Alma Fury, expérimental (Fr)
Stock Hausen&walkman, collage sonore (Gb - Aut)
Galafronix, électro (Fr)
Ici Même - «spectacle en pièces», média mixés (Fr)
Joachim Montessuis, poésie sonore électrobruitiste (Fr)
Son Art Lab, installations sonores (Fr)
Trio Yasuhiro Otani (Jap)
Jean-François Pavros (Fr)
Jeorgen Teller (Dk), musique d'improvisation
Caroline Delaporte, clown (Fr)

■ Danse

Caroline Delaporte, du talent en toute simplicité

► Installée à Marseille depuis deux ans et demi, Caroline Delaporte vivait ses premiers feux publics hier soir dans la salle Seita de la Friche de la Belle de Mai où elle créait *Beaux milieux*. Un spectacle singulier, riche de ses multiples expériences dans les domaines des arts plastiques, du cirque et de la danse contemporaine. Entre *happening* et théâtre gestuel, sa proposition n'a duré que trois quart d'heure. Mais elle aura été d'une grande densité.

Le dénommé "Bernard", son personnage de clown récurrent, ici nettement féminisé, auréolé d'un rideau de porte en plastique à son nom, se présente pour un colloque, jouant d'une table souple en carton avec aisance, entrant comme en lévitation. Puis le vent qui s'infiltre dans deux tubes en caoutchouc bleu qu'elle fait tourner livrent des sons extraordinaires.

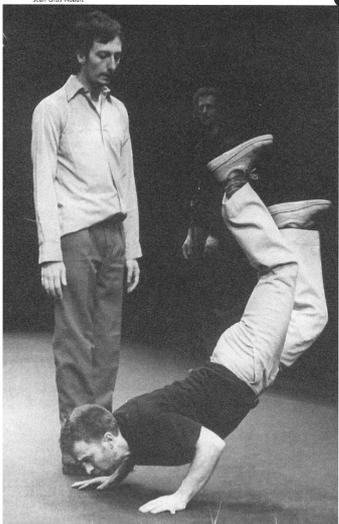
Toujours à la recherche d'objets du quotidien à détourner, Caroline transforme alors une luge profilée en têtes de chat ou de chien à la manière de masques africains. Devant un micro, une petite fiole en fer donne l'occasion de bruitages rythmés, avant qu'elle entame l'ascension de la structure en fer forgé sculptée et soudée par Isabelle Roukette. Tour à tour hamac où un matelas pneumatique orangé deviendra plus tard une sorte de contrebasse, ou lieu de tous les équilibres, les grincements accompagnent son retour au sol où l'attendent trois rouleaux de papier avec lesquels Caroline jongle, toujours avec ce regard malicieux qui annonce "The end" avant de s'éclipser une ultime fois derrière le grand rideau noir de fond de scène.

Apparemment, il ne s'est pas passé grand chose mais, en réalité, il s'est passé beaucoup de choses entre elle et les spectateurs, riant volontiers. Sans fioritures. C'est sûrement cela qu'on appelle le talent.

Patrick MERLE

• "*Beaux milieux*", de et par Caroline Delaporte, ce jeudi 23 mai à 19h30, vendredi 24 à 20h30, Friche Belle de Mai, 41, rue Jobin (3e). Réservations : MOD, ☎ 04 95 04 96 42. Carte blanche cinéma lundi 27 mai avec "La flûte enchantée" de Bergman à 20h au Miroir, Vieille Charité (2e).

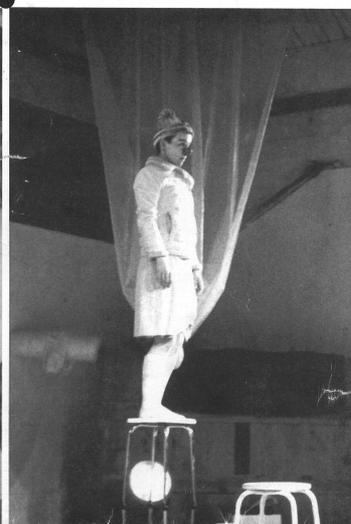
martine pisaní



mark tompkins



caroline delaporte



Journal de Marseille Objectif Danse 2002

Le ressort comique marche mieux quand il est cassé

par Mathieu Provansal



marseille
objectif
danse

Dans ses Vies authentiques de peintres imaginaires, W. Beckford mentionne que: "Chez les êtres de génie l'orgueil augmente souvent avec le dénuement". On admet que le personnage - clown ou danseur, non son auteur - soit l'être de génie

Peut être parce qu'il apparaît grâce aux lampes.(...)

(...) عا هصنثبص عطن يافد لصيحص أ لصككب ؤ عطيص أ عياك لب عيد

IN VIVO

Leonor Nuridsany



CRAC de Sète, 2001

exposition MATTS LEIDERSTAM

Declercq Alain

Delaporte Caroline

Leiderstam Matts

Rasmussen Hans Hamid

Rødland Tørbjørn

Les personnages interprétés par Caroline Delaporte sont incertains : ni tout à fait des hommes ni vraiment des femmes. Êtres clownesques, gauches et timides, parfois étonnamment habiles. Ils habitent des espaces autres. Poétiques.

Les actions de l'artiste, constituées de petits rien d'une extrême finesse, d'une extrême drôlerie, se déroulent dans un espace qui s'élabore au fur et à mesure. Elles s'éblouissent d'équilibres, de métamorphoses, engendrant parfois des sons qu'inventent des objets que rien ne prédisposait à devenir des instruments de musique : les côtes d'un matelas pneumatique et l'ongle qui les gratte, un tabouret, ou une bombonne d'huile de voiture.

Caroline Delaporte maintient toujours des tensions entre ses personnages et leurs accessoires, malmenés s'ils sont précieux ou manipulés avec adresse s'il s'agit d'objets rudimentaires : un sac en plastique que l'artiste fait virevolter lentement au dessus de sa tête, et qu'elle récupère délicatement comme s'il s'agissait d'un objet rare et fragile. Le personnage gauche et décalé interprété par l'artiste, paraît ne pas maîtriser les événements qu'il déclenche. Il provoque des situations, à partir desquelles il rebondit pour susciter de nouvelles directions, inattendues.

L'arbre gigantesque autour duquel Caroline Delaporte évolue au Centre Régional d'Art Contemporain de Sète, n'est ni lourd, ni solide, ni rassurant : on le devine usiné, constitué d'éléments en plastique. Comme le font les enfants, Caroline Delaporte prend quelques objets, elle les assemble. Et l'imaginaire fait le reste. L'arbre protège, abrite, effraie par sa taille. Il émerveille. Parallèlement à sa performance, Caroline Delaporte a réalisé en collaboration avec Guillaume Dufresne, une vidéo en prolongement de son travail. Mais en lui donnant une nouvelle vie. Par des modifications de rythme, de couleur, de texture de l'image.

catalogue de la 19ème édition du Fidmarseille 2008

Il y a une femme. Puis une autre femme, un peu plus grande. Elles sont, le titre le dit, on le croit du coup on scrute, au pays d'Ubu. La première femme ouvre un parapluie bleu dans le bus. Elle mange une tomate rouge sur un banc. C'est le banc d'un cimetière. Elle s'y promène au milieu des tombes. S'y couche, y dort un peu. L'autre femme joue du violon. On ne le sait pas tout de suite, même si c'était elle qu'on entendait depuis le début. Elle joue du violon devant d'autres femmes, âgées. C'est une maison de retraite. Le film va plus vite que la vie qui va plus lentement qu'ailleurs. Quelque chose a disparu, on n'est pas sûr de quoi, mais on le sent c'est sûr. Quelque chose repose au milieu des tombes. Les rues, les immeubles, les intérieurs le chuchotent. Même surchargés d'objets, de babioles, de plantes vertes, même occupés à faire tenir tout ce fatras debout, les intérieurs ne parlent que de ça. La lumière aussi le dit. Et les cordes du violon d'Anieszka. Ca n'empêche pas la beauté, ça n'empêche pas la gaieté non plus. Ca n'empêche rien, ça ouvre au contraire. Oui, ça ouvre.



Que nos jours soient contés

dans Cinéma hors capital(e) - éditions commune - 2010

Kiyé Simon Luang

Pologne... Laissons faire le hasard, toutes les nécessités s'exprimeront. Comment décrire autrement ce qu'est le cinéma de Caroline Delaporte? Un mélange de gestes spontanés et d'une pensée qui serait comme la mémoire de l'eau. Insondable. La Pologne du film *Pologne* échappe à la tautologie tout en ayant l'évidence d'un proverbe. Rien n'y manque avec pourtant très peu. Un scénario comme une épure d'histoire. Un personnage principal dont on devine qu'il est entièrement inspiré par son interprète. Un décor naturaliste pas tout à fait réaliste. Un "très peu..." mais la pauvreté ne s'applique pas quand il y a tant d'amour dans les coeurs, dans les corps et les visages. Il y a des splendeurs ahurissantes. Magie du Super8. Devant et derrière la camera, on retrouve le même corps, le même regard, la même rêverie. Une distraction heureuse guide l'attention vers l'événement furtif. On rit et on a le coeur lourd dans le même instant. Caroline ouvre son parapluie bleu dans un autobus. Dehors il fait grand soleil. Dans les allées du cimetière règne une atmosphère de paix, c'est à dire de ce qui survient juste après la guerre. La violoniste est belle, blonde comme les blés, comme toutes les Polonaises, comme sait être rouge le rouge du sang des films en noir et blanc (*Pologne* est en couleurs) Et c'est quand la bande-son est muette qu'on entend le mieux sa musique.. Le saule pleureur pleure, encore une apparente tautologie : à voir les mouvement de son feuillage qui sont les ondes d'une rivière, on touche à la musicalité du cinéma.



COSNE-D'ALLIER ■ Avec des œuvres d'Anita Molinero et de Carole Fékété

Deux arrivages à cONcErn

Un duo clownesque a ponctué l'arrivée, dans les locaux de cONcErn, de deux œuvres originales à plus d'un titre, dues aux talents de la sculptrice Anita Molinero et de la photographie Carole Fékété.

L'espace de cONcErn a parfaitement réussi à éveiller la curiosité du public venu nombreux samedi soir pour l'arrivée de deux œuvres dans ce « dépôt/repos ».

La sculptrice Anita Molinero a confié à l'association de gros modules de polystyrène extrudé aux plaques empilées, coupées, puis brûlées au lance-flammes. « Un travail très physique et très sale », intitulé *Bouche-moi ce trou!*

Un pouvoir évocateur

« Ça fait quarante ans qu'elle brûle du plastique », expliquait Cécile Colle, la cogérante du lieu qui éclairait les visiteurs sur la démarche de l'artiste. Le plastique étant un matériau « standardisé », qui « aplatit l'imagination ».

L'artiste s'attache à le déformer pour le rendre « plus subjectif ». Et son



SPECTACLE. Deux clowns contemporains ont présenté un inventaire aussi original et fantaisiste que le lieu.

objectif est atteint si l'on considère le pouvoir évocateur de cette sculpture au titre humoristique et provocateur. Des spectateurs y ont ainsi vu « un bloc de post-it torsadé », d'autres « des écorces de pin maritime ».

La deuxième œuvre « abandonnée » est une photographie sur bache de Carole Fékété d'une éléphant du Cirque Gruss appelée Cinda, aujourd'hui à la retraite. La photographe ayant répondu à une commande du Fonds national d'art contempo-

rain en 2001 pour « l'année du cirque ».

En résidence au Cirque Gruss durant trois mois, elle s'est fabriqué un studio photo avec le fond bleu du chapiteau et de la sciure au sol pour figurer le sable de la piste. Elle a alors fait poser tous les membres du cirque et c'est celle de Cinda qui a été sélectionnée pour répondre à la commande.

Tout est artificiel sur cette photo, du faux sable à la pose de l'animal. Toutefois, la photo est imprimée sur une vraie bache

et instaure ainsi un jeu entre le support et l'image.

Après la présentation de ces arrivages, un duo clownesque a fait découvrir d'autres œuvres de l'espace cONcErn dans une déambulation fantaisiste avec voix spectrale, détecteur de sons intérieurs, introspection des œuvres et manipulation pneumatique. Le duo, de découvertes en expériences, a fermé la boucle en offrant un sandwich brûlé au chalumeau, à la manière d'Anita Molinero. ■



Soirées Cabaret Clown, à la Carrosserie Mesnier, Saint Amand Montrond

